

Notes de lecture du livre

« **Marguerite Porète** »
De Jean Bédard
 Edition VLB 2012

Par Jacques Sanna – mars 2016

(Les passages du livre prélevés seront entre « guillemets » dans le texte, avec le n° de page à la fin de l'extrait.)

Comme mis en 4^{ème} page de couverture : « Avec comme toile de fond un XIII^{ème} siècle méconnu, ce roman va bien au-delà du récit historique ; c'est une profonde réflexion sur la vie, l'amour et la liberté que l'auteur livre ici, dans une écriture dense et exaltée. »

Marguerite Porète(1250-1310), « béguine du Libre-Esprit », a dû être l'inspiratrice de Maître Eckhart (1260-1328).

A cette époque ou la « Sainte Inquisition » punissait les « hérétiques », la femme était considérée comme « un cloaque qui conçoit dans l'impureté et la puanteur, accouche dans l'angoisse et la douleur », comme « l'a clairement exprimé »(28) le Pape Innocent III.

« **Le "bien" était devenu plus terrible que le "mal"** ».

Guion(l'homme dont l'auteur raconte l'histoire), un secrétaire de l'Inquisition, aucunement partisan de cette barbarie humaine, dit : « L'homme est cet animal étrange qui est assuré d'exécuter lui-même ses pires cauchemars. Et cela se présente comme une loi générale ; c'est pour le bien que nous faisons le mal, parce que sous la trame morale de la conscience circule l'effroi de la nuit. »(35)

Le cadre historique est donné.

La population de cet *âge de complète iniquité*, est partagée entre « l'église des nobles » qui « a inventé des lois contre nature, et presque tout plaisir est devenu péché ».(55)
 Cette *folie* religieuse allant même jusqu'aux agissements atroces(inquisition, croisades...) préférés par des hommes avides de pouvoir et de puissance, sous le *couvert* hypocrite d'un *dieu ordonnateur* de ces actes ignobles, sur d'autres hommes.

L'équation fondamentale de la vie : « **Pas d'amour, pas de joie, pas de joie, pas de vie** », qui aurait été énoncée par Jésus, avait quitté la majorité des gens.

La violence entraînait la peur, qui a son tour menait au désespoir et par suite, soit à la violence, soit à la soumission. Le cercle vicieux était activé.

Les hommes dirigeants l'état, le peuple(roi, pape, évêques, seigneurs...) sont devenus de « grands malades », « des hommes perdus, des fous furieux ».(57)

Le secrétaire Guion, épuisé et incapable de continuer son travail de rédaction sur les supplices infligés par les bourreaux de l'inquisition et les aveux forcés de ceux et celles qui les subissaient, parti se reposer dans le béguinage de Marguerite où il rencontra Béatrice.

Il se rendait compte que toute sa vie, « sur les conseils de son père, il l'avait mise sur la froide raison »(70).

La joie de son enfance lui revenait lorsqu'il voyait la circularité de la ligne que formait l'horizon en pleine mer, un cercle parfait autour de lui.

Pour lui, « la joie, c'est l'instant de plénitude avant de trancher le minable linéament(ligne de l'existence - JS) qui sera le nôtre. »(71)

Il vécut dans cette communauté de béguines où l'amour pour l'autre était prioritaire entre tout autre sentiment.

Là, femmes, enfants, hommes, vivaient en harmonie avec la nature et ce qu'ils sont.

Un jour, une vieille lépreuse mourut. « Le silence récitait une prière. Personne ne pleurait, personne n'aurait osé pleurer son soulagement. Son malheur résumait l'humanité. Au fond de son âme, la bête reste résignée »(83).

La mort, la vie, sont deux faces d'une même pièce. Elles se côtoient sans cesse dans nos existences. Ainsi, pour imager cette parabole Marguerite Porète raconte comment elle a accouché dehors dans la neige :

« Le vent tomba. L'air devint tiède et mon feu éclairait, réchauffait. Tout irait bien...

Il n'était pas question de mort... J'avais ce qu'il fallait et mon Godefroid semblait s'y connaître en matière de naissance. Il plaçait son front, son nez, son menton de façon à aider le travail des contractions. En quelques heures, je l'accueillis comme un agnelet.

Je l'installais sur ma peau nue, il trouva un mamelon et pris la substantifique sève de corps...

Je n'ai aperçu aucun indice de la permutation (inversement d'état – de la vie à la mort – JS) qui venait.

Je me suis endormie en gardant au chaud mon bébé sous mes vêtements.

Le lendemain il était mort. »(92/93)

Arrivée à l'hôpital de Valenciennes exténuée, elle parvient à aider une femme qui se mourait en couche. Elle mourut en lui confiant sa petite fille.

« La source de la vie n'a pas abandonné les femmes, elle nous fait simplement l'honneur d'advenir à une existence divine... J'ai nourri et aimé ma petite fille. Je lui ai enseigné tout ce que je savais. Non, nous ne sommes pas abandonnées, notre cœur contient tout ce qu'il faut pour affronter la vie, il puise l'eau à la source. »(94)

Ce qu'elle explique là pourrait se résumer par : L'amour de la vie est infini. La vie aime sans réserve ce qu'elle crée.

La vie selon la nature :

Eduquer les enfants c'est « les conduire en direction de leurs désirs réels en évitant qu'ils ne lorgnent trop imprudemment du côté de leur vouloir ».(95)

Guion, le secrétaire reconverti à la vie des béguines, était devenu, entre autres occupations, le copiste de Marguerite. Souvent, il ne comprenait rien à ce qu'il écrivait. « Il s'agissait d'un dialogue intérieur entre Raison, Amour, Nature, Entendement, Vouloir, Désir et Vérité à propos de la liberté par le désencombrement du cœur »(99).

« Tout tournait autour d'une distinction principale : Vouloir créer à partir du néant tue, désirer créer à partir de l'éant (envers du néant, étant, ce qui est tout le temps – JS) donne à vivre. L'éant est le jardin réellement possible, le néant n'existe pas... ».

Ce serait créer quelque chose à partir de l'existant, de l'étant, de ce qui est, et pas à partir de rien, du néant.

Cependant, il (Guion) ne voulait pas vraiment écrire. D'après lui, ça amenait de la matière à l'inquisition. « L'encre, on s'en sert pour écrire des lois, rédiger des condamnations, justifier l'injustifiable, décréter des commandements ou fabriquer des mondes hors du monde. On l'utilise pour constituer des religions. Tout le malheur de la Bible a consisté à trahir la Parole par l'écriture... »(100).

Nous avons tous entendu, une fois au moins dans notre existence, une voix intérieure qui nous disait les mots justes. Qui nous enseignait la cohérence et l'ordre des choses.

Certains/es, d'entre nous sont plus disposés, plus enclin, plus sensible à la réception de messages de sagesse réconfortants, annonciateurs ou confirmants.

Une fois entendus, il s'agit de les laisser se dissiper et d'en garder ce qui nous semble le plus important pour nous.

Mais, il est des hommes qui, ayant reçu des émissions de paroles intérieures, ont voulu les garder, les écrire, et par là, une déformation a pu s'immiscer dans cette transcription. Cela a pu ouvrir la porte aux interprétations subjectives (propre à chacun) empreintes de positions personnelles.

C'est probablement le cas d'écritures reconnues comme "sacrées" dont certaines puissances religieuses ont fait leur terreau.

Au nom d'un dieu inconnu, et à qui l'homme prête bien des volontés égotiques, les pires atrocités sont perpétrées avec la plus grande légitimité.

C'est quand même la plus stupide situation à laquelle nous pouvions assister :

Celle de la communauté humaine, qui ne rassemble que des êtres vivants du même genre, s'entretuer, se déchirer, se jalouser, se comparer, se faire souffrir et s'apporter des douleurs infernales.

Tout ceci parce qu'elle n'a pas compris, ou ne se rappelle plus, que nous sommes tous issus du sein de la première mère. Que nous sommes tous citoyens de la terre qui nous héberge provisoirement.

L'enfant en nous, et il est chez tout le monde, joue. « L'enfant fait semblant, il sait qu'il fait semblant, mais feint de ne pas le savoir... »⁽¹⁰⁴⁾. C'est cette « légèreté, cette qualité de l'enfant qui lui permet d'apprendre le monde sans être détruit par lui ».

« Adultes, nous simulons en oubliant complètement que ce ne sont qu'apparences, nous jouons notre personnage, mais hélas, nous avons perdu la faculté de jouer ».

Complètement identifié au personnage qu'il représente, l'adulte ne se rend plus compte qu'il est dans le grand jeu de la vie et prend tout comme si c'était vraiment réel, alors que tout est illusoire, y compris son existence.

« Nous sommes tous immergés dans notre contradiction originelle. Nous sommes des êtres moraux. Cela veut dire que le bien que nous voulons faire cause des malheurs que nous voudrions éviter. »⁽¹⁵⁰⁾

La "contradiction originelle" serait liée à la séparation entre ce qui ne faisait qu'un avant que la conscience n'éclaire les différences, installant ainsi la dualité et tous ses couples d'opposés : féminin/masculin, bien/mal, etc.

De là, des lois morales ont été édictées par le mental masculin pour essayer de bien délimiter chacune des polarités constituant les couples opposés.

Mais où commence le "bien" et où s'arrête-t-il ? Où commence le "mal" et où prend-t-il fin ? N'en arrivons-nous pas à une relativité déroutante ?

Le cœur, lui, sait. Pour lui, pas de jugement, d'accusation, de condamnation, de mise à mort d'un être humain.

Emporté dans une folie destructrice de lui-même, le mental de l'homme rationnel, où la voix du cœur est coupée, ne se rend plus compte des résultats atroces de ses actes morbides.

La prière des béguines :

« C'est – mais personne ne sait quoi.

C'est ici, c'est là,

C'est loin, c'est près,

C'est profond, c'est élevé ;

C'est ainsi.

C'est lumière, c'est clarté,

C'est obscurité,

C'est innommé,

C'est inconnu,

Un lieu silencieux,

Qui s'écoule indéfini.

Devient comme un enfant,
 Devient sourd, devient aveugle !
 Le quelque chose qui est tien
 Doit devenir ce qui est : l'éant.
 Laisse le lieu, laisse le temps,
 Laisse aussi l'image !
 Va sans chemin
 Sur le sentier étroit
 Jusqu'à la trace du désert.
 Ô mon âme !
 Entre dans ta source ;
 Enfonce ce qui est mien
 Dans l'éant divin !
 Que je m'enfuie,
 Tu viens !
 Que je me perde, tu me trouves !
 Ô source de toute vie ! »(152)

Lors de la fin de la rédaction de son livre "***Le miroir des âmes simples et anéanties et qui seulement demeurent en vouloir et désir d'amour***", Marguerite Porète confia son manuscrit à un dominicain allemand : Maître Eckhart.

Il lut ce texte pendant toute la nuit et au matin, ayant retrouvé Marguerite, il lui dit ceci : « Il est possible à l'âme humaine de fondre dans le tréfonds à partir duquel la création enfante le verbe et, ainsi, le verbe enfante le nouvel homme. L'expérience de la naissance est l'analogie de toute vie intérieure. De l'œuf du verbe, la vie verdoie et fleurit parce que le fond créateur arde et brûle. Il s'agit de toucher l'instant éternel de la création. Ce que vous dîtes, madame, n'est pas autre chose, sauf que vous ajoutez que cela vient de l'amour, d'un amour au-dessus de Dieu lui-même. Car si Dieu n'était pas soumis à cet amour, il ne serait plus créateur mais légiste... »(179).

Il me semble que "l'amour" évoqué dans ce passage est simplement l'amour que l'on peut ressentir en soi-même pour l'être que nous sommes et tout ce qui en découle. Il serait synonyme de l'amour de la vie et de tout ce qui y participe. C'est l'amour que peut avoir un créateur ou une créatrice pour l'œuvre venant d'elle ou de lui. Cet amour est sans conditions.

Guion parle de la conscience qui habite l'humain sous la forme de parabole :

« N'étais-je pas la lumière devenue vue et la vue douée de mains et de parole ? »(184)

Il rend grâce à cette faculté, qu'a son esprit conscient, d'observer les beautés de la vie, de ce qui vit. Sa compagne Béatrice portait leur enfant.

Comme il le dit : « C'est par la femme que je deviens père, et pas autrement »(187).

Pour la future mère, le bébé en gestation est un étranger mais elle précise aussi : « Il n'y a pas que lui d'étranger en moi. L'amour qu'il provoque, plus que lui, m'est inconnu. Cet amour s'est installé dans mon cœur comme une lionne. Gare à celui qui approche. Cet amour-là prend toute la place. »

« L'amour vient de l'attraction vis-à-vis de ce qui nous dépasse et pourtant nous habite intimement »(191).

Il s'agit de cet amour cité ci-dessus.

Pour elle, « la vraie vie mène tout selon un savoir assuré qui ne fait souvent pas notre affaire »(188).

Ce que la vie met en place ne convient pas toujours, loin de là, au mental conditionné de manière conventionnelle, rationnelle, limité.

En fait, les sagesse de différentes traditions se sont aperçues que la vie fait tout pour le mieux, toujours, et ceci sans concept de bien ou mal. Tout ce qui se passe dans le "film" de la vie suit toujours l'ordre le plus juste.

Comment donner crédit à cette affirmation ?

En arrêtant de se dire que nous savons tout. Au contraire, il y aurait à rester humble et conscient de notre ignorance.

En effet, les racines des évènements nous sont trop souvent inconnues. Et, suite à l'ignorance de ces origines, toutes les interprétations et jugements sont possibles, entraînant à leur tour des incompréhensions, des croyances erronées, des condamnations et des vengeances, des conflits et des guerres, etc, etc.

« Que la conscience saisisse véritablement l'immensité de son ignorance et le cœur se met à trembler. L'angoisse dessine les parois de notre conscience. Alors, la conscience peut prendre conscience de sa nature »(191).

La conscience qui nous habite cherche, à travers nous et à l'extérieur, la vérité de l'origine de ce que nous sommes. Et un paradoxe est là, comme avec l'amour, la réponse est à l'intérieur de nous.

Parlant de la mort, Guion se rend compte de l'éternel recommencement de la vie :

« Bientôt, cet hiver peut être, l'une d'elles(ces femmes qui travaillent toute la journée) allait tomber par usure ou par accident, en mangeant une mauvaise viande ou en accouchant, et son corps irait rejoindre la mer, notre mère pour revenir transformé »(197/198).

La Mère dont il parle est celle d'où tout provient et où tout retourne.

Il a même perçu l'importance de différencier ce qui en nous "observe", et qu'il appelle

« l'œil »(ou la conscience) de ce qui est observé :

« Je voulais être cet œil, cette mémoire, le parchemin sur lequel cela se trace d'instant en instant. J'étais une âme en pleine commémoration(célébration - JS) »(199).

Eviter de s'identifier à ce qui est observé permet de ne plus se confondre avec ce que nous ne sommes pas. Ce qui observe est éternel, ce qui est observé est périssable et disparaît à un moment donné au regard de la conscience(ce qui observe).

Se rendre compte que la vie est toute simple, que le corps est le prolongement de la vie, que les actes simples sont ceux qui nous comblent de bonheur, n'est-ce pas ça le merveilleux pour l'homme ?


« Revenir à la maison le corps rompu par le travail. Avaler une soupe épaisse. Y tremper du pain. Se blottir contre une femme ronde et chaude, entendre un enfant ronronner pendant qu'un bébé se forme dans le cosmos ventral de l'aimée. Parfois enfoncer son sexe dans l'onctuosité féminine pour apaiser un surplus d'ardeur et simuler l'immense orgasme de la vie acharnée à vivre ».

Tous ces actes et sensations constituent ce que la conscience observe(via le système physique humain), ce qui se passe pour l'homme dans sa condition de l'époque(XII^{ème} siècle). Sentir la puissance masculine qui le caractérise, et la laisser éclater dans la matrice féminine illimitée, le renverrait à l'origine d'où il provient.

« Garder la vie. La tenir heureuse à la surface de la Terre et lorsque, épuisée, elle veut retourner dans le sein maternel, ouvrir les lèvres de la terre, enfouir le corps dans le sol et attendre la résurrection du printemps. »(200)

A mon avis, "garder la vie", signifierait protéger l'existence humaine, car la vie en elle-même n'a pas besoin de protection, elle est, bien avant que l'humanité apparaisse.

La vie est un éternel recommencement. Se prendre pour le corps qui naît et meurt, qui apparaît et disparaît dans le jeu de la vie, c'est se tromper d'identité. L'existence d'une personne physique est éphémère, la vie est permanente.

Servir la grande roue  de la vie, rester dans le cercle, symbole de l'unicité totale, c'est être en cohérence avec ce que nous sommes, avec ce d'où l'on vient.

L'expression qui dit : "je ne me sens pas dans mon assiette", montre bien que nous sommes sortis de la circonférence propre à la plus juste disposition du jeu de la vie.

La mère est cette matrice ronde et close où tout est là.

« Je ne la craignais plus (la mort), elle était simplement un moment de sombre sommeil dans une sombre terre, de renouvellement dans la nuit, un simple moment de repos dans le sein maternel... »(200/201)

Naissance du fils :

« Béatrice allait me donner le fruit de nos plus grands plaisirs, et je pleurais ! Il était là, il était presque là, un tiers de la tête hors de la vulve... Béatrice me sourit et me donna le fils de sa chair et de nos semences. »(207)

A l'état de nourrisson, Benoit passait ses journées à dormir et à se remplir de lait maternel. Sa maman le stimulait, « elle était son lieu d'éveil »(211). Son père « son lieu de sommeil ». Plus tard, ce sera le contraire : la mère sera celle qui apportera la tranquillité, l'apaisement, et le père incitera à l'action, au mouvement.

Le masculin, le père est le principe qui crée la distance d'avec la mère : « Il (Benoit) tirait sa substance vitale du sein de Béatrice, elle tirait sa substance maternelle des yeux de Benoit. J'étais (Guion le père - JS) le "distanciateur" : sans moi, je crois qu'ils se seraient effondrés l'un dans l'autre comme le ciel et la mer dans un orage ». (212)

Sans le père, la facilité pour la mère et l'enfant est de rester fusionnés, d'être et de faire un. Le masculin est l'aspect qui va enclencher la séparation de la mère et de son bébé. La mère étant le creuset de la vie, la matrice originelle d'où vient toute création.

« La maternité n'est rien d'autre que l'existence elle-même, la transfusion propre de la vie, l'horloge nécessaire pour nous réengloutir dans la vie. Nous croyons naître, nous passons simplement de l'utérus étroit de notre mère (biologique - JS) à l'utérus infini de la mère de tous (la vie - JS). »(213)

C'est en regardant ce qui se passe à cette période de l'existence humaine (nourrisson) que l'on peut prendre conscient d'où viennent les dépendances : « Il suffit d'avoir un bébé pour comprendre notre état infantile de dépendance permanente. Tous nos besoins ont des réponses hors de nous. Est-il possible d'en dire plus ? ».

Nous avons en nous, dès les premiers jours de notre venue dans le monde aérien, la raison de croire que nos besoins seront assouvis par quelque chose d'extérieur à nous.

En réalité, cette croyance n'est valable qu'à ce moment-là de l'existence.

Elle est à reconsidérer plus tard, ceci pour devenir indépendant, autonome.

Hormis les besoins vitaux, - respirer, s'hydrater, se nourrir d'énergies vivantes, - tous les autres besoins peuvent trouver leurs assouvissements en faisant appel à nos propres potentiels intérieurs.

La « mère géante »(214) est celle d'où l'on vient. Nous faisons partie d'elle, elle est ce que nous sommes (à ce sujet, voir le CR du livre "Origine et histoire de la conscience" d'Erich Neumann que j'ai fait passer à quelques contacts et qui sera bientôt sur mon site professionnel : <http://sannajac-psychotherapie.fr/>).

A ce propos, Guion dit ceci : « Pourquoi devons-nous être si petit dans une telle grandeur, si fragiles dans une telle puissance ? C'est parce que le seul moyen d'être vraiment grand, c'est l'amour. Or, pour arriver à l'amour, il faut être infiniment aimé ».

L'amour est ce que nous sommes au départ, c'est la mère, la Grande Mère. Nous le savons au plus profond de nous.

Nous nous en détachons, aidé par l'aspect masculin, par la conscience qui éclaire tout. Par les mouvements de l'existence qui vont nous plonger dans l'oubli, dans le monde extérieur, dans la matérialité.

L'amour est au fond de nous. Il suffit de se tourner vers l'intérieur, au cœur de nos origines pour s'apercevoir qu'il est là, qu'il a toujours été là.

« ... l'amour est une mer aux abysses sans fond. »(217)

« La femme est presque entièrement immergée dans le savoir, l'homme se tient à l'extérieur et observe avec toute l'inquiétude de son ignorance. Et puis, il se veut là, à côté de cette femme. Il en frissonne de bonheur. Il peut enfin savourer son destin d'éternel voyeur ». (216/217)

C'est dans la matrice, la Grande Mère (le creuset d'origine de toute création manifestée) que se trouve tout.

Il est logique que le féminin en porte le « savoir ». Partant de cette constatation, nous aller dans le sens de ce qu'écrit l'auteur de ce livre.

L'homme a en lui cet aspect féminin (étant lui-même un aspect de la Grande Mère). De ce fait, il peut considérer le féminin en lui, le cultiver, et fusionner avec pour restaurer l'être total qu'il est.

En vivant une relation avec une femme, l'homme ressent cette correspondance sans en avoir conscience. C'est pour cela qu'il peut ressentir ce « bonheur » d'être en lien avec ce qu'il est lui aussi à l'origine.

Ainsi, les deux aspects de la Grande Mère, le féminin et le masculin, se complètent au lieu de s'opposer. Comme pourraient le faire toutes les dualités opérantes dans le monde phénoménal.

« (Guion dit à Béatrice) Je te prendrais dans mes bras lorsque tu pleureras, je caresserais ton corps épuisé, je te donnerais la vigueur que tu provoques en moi, et, quand nous serons fatigués, nous dormirons ensemble, tranquille »(217).

Comme à l'origine de toute création, la Grande Mère enfante du monde manifesté de sa propre vigueur masculine.

... Puis, dans l'histoire de Marguerite Porète, il y a le chapitre sur « l'accusation »(219 à 234)

Suite à la condamnation de l'ordre des Templiers pour infamie, de la part du Pape Clément V en accord avec le Roi Philippe le Bel, les béguines ont été accusées d'hérésie.

En ce temps-là, il y avait une église instituée par les hommes et une autre régie par les femmes : « Aussi petite et écrasante est l'Eglise des hommes, aussi large et accueillante est l'Eglise des femmes ». (235)

La première a des fondations constituées par les inflations égotique du masculin, du rationnel, de la toute-puissance et du pouvoir, ceci à n'importe quel prix.

La seconde est fondée par l'amour naturel porté par l'aspect féminin qui engendre les reflets de la vie, ceci de manière conforme aux lois de la nature.

La 1^{ère} a pris le dessus sur la 2^{ème}, forcément.

C'est l'évolution de l'humanité qui a voulu cela.

Mais tout change, tout le temps, c'est le principe même du monde manifesté dans lequel a lieu le jeu de la vie.

« Qu'est-ce qu'une âme ? C'est une sensibilité qui tire son existence de ce qu'elle n'est pas. Et cet acte parfait dénué de pourquoi est l'essence même de la joie »(272).

L'âme est un des phénomènes qui représente l'être que nous sommes.

La joie la plus grande est d'en être conscient.

« Le pape Clément V s'était élevé contre "celles qui veulent introduire dans l'église un genre de vie abominable qu'elles appellent la liberté de l'esprit, c'est-à-dire la liberté de faire tout ce qui leur plaît »(277).

Jugements calomniant, méprises et confusions dans la signification des mots, interprétations arrangeantes pour les mentalisations masculines cléricales et étatiques. Ces infâmes considérations ont conduits Margueritte Porète au bûcher.

Pourtant, même se sachant condamnée, pour Margueritte, la béguine, « le cœur ne peut trouver sa joie qu'en répondant à ses désirs de vérité et de justice... »(293)
Elle confessa donc toutes ses convictions dans ce sens-là.

« Pour les béguines, l'état primitif n'est pas le chaos, mais l'utérus créateur. Le chaos c'est au contraire, la volonté contre la vie, c'est-à-dire l'empire. »(304)

Guion, emprisonné lui-aussi, connaissait le postulat des béguinages, mais, se sentant quitter ce monde, il se posa la question : « Allais-je m'enfoncer dans le chaos ou dans le sein d'une mère bienveillante ? ».(305)

« Margueritte avait survécu à 18 mois d'enchaînement... Malgré un regain de vigueur qui lui venait sans doute de l'espérance de la fin, son corps n'était plus capable de se reprendre, elle se mourrait. »(311)

Emmenée au bûcher, elle donna de la voix et dit aux enfants : « Vous, mes petits-enfants, vous cacherez tout à l'heure vos visages dans le manteau de votre maman. N'oubliez pas de cacher votre visage. Votre mère vous protégera. Pour l'heure, regardez tout en haut, le ciel est bleu, les nuages jouent à saute-mouton. Il fait très beau aujourd'hui, ne craignez rien... »(315/316).

Même au terme de son existence physique, elle gardait en elle la réalité du moment présent, et la conviction de sa nature fondamentale :

« ... Chez moi, là d'où je viens, là où je vais, là où je suis, il n'y a pas de roi, il n'y a pas de pape, il n'y a pas de lois, il n'y a que des champs et du blé, nous vivons du libre amour »(316)

Jusqu'au bout elle exprimera ce qu'il en est pour elle, ce qu'elle est :

« Je suis née de l'Amour, j'ai vécu d'Amour, je vais mourir d'Amour, mon pays c'est l'Amour. A chaque instant, l'Amour reprend tout de la mort... »(318).

Quand elle fut déposée sur le bûcher, elle avait rendu son dernier souffle. Avant cela elle s'écria : « C'est ma fin, c'est mon commencement... »(319).

Guion, lui, agonisait dans un cachot. Il était devenu aveugle, et peu-à-peu commençait à douter de l'existence de l'Amour dont parlait Margueritte.

« A quoi sert l'Amour s'il nous lâche ? »(328).

« Comment l'idée d'une bonté originelle, d'un regard bienveillant pouvait-elle subsister après l'inquisition, après la barbarie organique d'une civilisation qui se réclame de Dieu ?

L'inquisition avait tué l'amour que, jadis, nous avions espéré. Cette espérance n'existait plus. J'en vomissais d'angoisse »(329).

Poussé à bout de sa condition d'humain, il en été arrivé à renier tout espoir. Puis, il perçu l'énergie de Margueritte qui portait son corps au-delà de sa prison. Et il vit :

« La nuit, ma nuit, je la croyais vide et anéantie. Elle était translucide et féconde.

Dans sa substance si subtile, toutes les énergies tournaient, se concentraient sur elles-mêmes. Des étoiles prenaient feu et se reliaient les unes aux autres, rayons par rayons. Un monde d'étoiles »(338).

Et il sut que « la nuit ne réagit pas à n'importe qui. Elle accepte tout, reçoit tout, supporte tout, mais ne réagit qu'à l'amour. Pour celui qui voit le néant, elle est néant ; pour celui qui voit l'éant(Ce qui est - JS), elle est l'éant, matrice de l'enfant »(339).

La matrice originelle, la Grande Mère d'où tout provient, est cette nuit qui est, et en laquelle tout se met à exister de manière phénoménale.

« **L'amour est tout simplement l'état naturel du désir lorsqu'il n'est pas victime d'une volonté unilatérale d'aboutir à un résultat prédéfini.** »(354)